

UN VOYAGE AU PAYS DES POPOPHAGES

Représentations de l'étranger dans la littérature coloniale pour la jeunesse de la Belgique des années 1930

LAURENCE BOUDART

Archives & Musée de la Littérature (Bruxelles)

laurence.boudart@aml-cfwb.be

Résumé: Le présent article analyse deux ouvrages pour la jeunesse à teneur coloniale, publiés en Belgique dans les années 1930, *Tante Julia découvre le Congo* (Roger Ransy, 1932) et *Jeannot gosse d'Afrique* (Jeanne Maquet-Tombu, 1935). Offrant une vision interne du Congo belge, l'un et l'autre s'attardent sur le quotidien mais avec des perspectives contrastées où l'image et les représentations de l'étranger et de l'ailleurs en disent beaucoup sur la définition collective de soi, à savoir celle de la Belgique comme puissance coloniale.

Mots-clés: lettres belges – littérature pour la jeunesse – littérature coloniale – étude de l'altérité

Abstract: This paper analyzes two works for young people with colonial content, published in Belgium in 1930, *Tante Julia découvre le Congo* (Ransy Roger, 1932), and *Jeannot gosse d'Afrique* (Jeanne Maquet-Tombu, 1935). Providing an internal vision of the Belgian Congo, both focus on the everyday but with contrasting perspectives where image and representations of the Other and the Abroad say a lot about the collective definition of itself, namely that of Belgium as a colonial power.

Keywords: Belgian literature - children's literature - colonial literature - study of otherness

Malgré quelques ouvrages comparatistes pionniers et novateurs¹, le monde académique et la critique se sont assez peu intéressés à la littérature coloniale issue des territoires africains autrefois sous tutelle belge. Qu'il s'agisse d'ouvrages spécialisés abordant de manière générale l'histoire coloniale belge ou de présentations plus ou moins panoramiques de la littérature francophone de Belgique, il est rare que la littérature coloniale y trouve un écho ; ne parlons même pas de son correspondant pour la jeunesse. Pierre Halen a émis à ce propos l'hypothèse que, « pour exister éditorialement, la littérature coloniale doit souvent se résoudre à ne pas être de la littérature » (Halen, 1993 : 148), ce constat pouvant expliquer que la thématique coloniale soit essentiellement l'apanage de productions dites paralittéraires (bande dessinée, romans d'aventures, littérature viatique)². En 1996, dans les actes d'un colloque intitulé *Cent ans de littérature au Zaïre. Regards croisés*, Marc Quaghebeur dénonçait le manque d'attention dont souffre « le corpus colonial et post-colonial dans l'étude des lettres belges de langue française » (Quaghebeur, 1996 : 249).

Partout dans le monde et de tout temps, la littérature pour la jeunesse a servi de courroie de transmission de connaissances et de mode d'encouragement de comportements face à sa propre culture et celles des autres. Marc Soriano, chercheur universitaire, spécialiste des contes de Perrault, proposait dès 1975 la définition suivante, dans son *Guide de littérature pour la jeunesse* :

La littérature de jeunesse est une communication historique (autrement dit localisée dans le temps et dans l'espace) entre un scripteur adulte et un destinataire enfant (récepteur) qui, par définition en quelque sorte, au cours de la période considérée, ne dispose que de façon partielle de l'expérience du réel et des structures linguistiques, intellectuelles, affectives et autres qui caractérisent l'âge adulte. (Soriano, 1975 : 185)

Bien que cette définition puisse être discutée, la relation entre le producteur (scripteur) et le récepteur renferme l'une de clés de la lecture que je souhaite proposer ici. Fernande Ransy, auteure de l'un des livres présentés à la suite, signale dans sa préface que « si des souvenirs personnels inévitablement se glissent [ici], ils sont parfois embellis, parfois atténués, parfois renforcés, pour les rendre plus accessibles aux enfants pour qui ils sont évoqués. » (p. 8) Si, comme le souligne Isabelle Nières-

¹ Voir la série *Papier blanc, Encre noire*, publiée par les Archives & Musée de la Littérature : les deux volumes initiaux (1992), ainsi que les actes du colloque de Kinshasa de 1995.

² Je pense bien évidemment au célèbre et aujourd'hui controversé *Tintin au Congo* (Hergé, 1931, pour la première édition) ou aux aventures de Bob Morane. Dans ce cas, seules 5 aventures sur les 160 qu'a produites Henri Vernes et qui ont fait les beaux jours des éditions Marabout ont le centre de l'Afrique comme espace d'action (entre 1954 et 1959).

Chevrel, le plaisir de raconter et de partager des expériences de l'enfance apparaît souvent comme l'une des motivations essentielles de l'adulte³, il n'en reste pas moins que le rapport de forces entre l'adulte et l'enfant, au bénéfice du premier pour des raisons évidentes, le situe en position d'imposer au second ses présupposés idéologiques, selon l'acceptation communément admise de l'idéologie comme étant un ensemble de croyances et de représentations au sein d'un groupe.

Vecteur de socialisation culturelle mais aussi porteuse de valeurs morales, la littérature pour la jeunesse fait souvent la part belle aux expériences de jeunes héros qui quittent leur foyer pour vivre des aventures à l'étranger, dans un milieu inconnu, voire initialement hostile. Doublée de la composante coloniale, le type de littérature, certes marginal, que j'aborde ici, sert de réceptacle à des conceptions du rapport à l'autre, à l'étranger, à l'ailleurs. Comme le rappelle Pascal Blanchard,

Dans toute formation sociale, l'Autre est une contrainte anthropologique majeure pour au moins deux raisons. D'une part, parce que les figures de l'extériorité sont les miroirs par lesquels se fondent, se transforment, s'affermissent ou se réaffirment la substance et les frontières des identités collectives. [...] D'autre part, les figures de l'autre sont des éléments indispensables et moteurs de toutes formes de mobilisations sociales : convoquées, instrumentalisées, elles inaugurent ou consolident des réseaux de sociabilité, structurent ou restructurent des groupes, mettent en relation [...] des fractions sociales (Blanchard, 2003 : 149).

Dans cette contribution, j'aborderai deux de ces œuvres que l'on peut classer dans la catégorie de littérature coloniale pour la jeunesse⁴ : *Tante Julia découvre le Congo*, de Roger Ransy (1932) et *Jeannot gosse d'Afrique*, de Jeanne Maquet-Tombu (1935). J'y étudierai le rapport à l'autre ou comment l'homme européen appréhende l'étrangeté du continent africain, depuis une position dominante puisque le blanc y figure comme seul et unique héros. Par un effet de miroir où l'*alter* renvoie à l'*ego*, nous pourrions inférer le type d'image de soi que le colonial veille à transmettre aux plus jeunes générations.

³ « La fréquence des dédicaces intimes passe de très loin ce que l'on rencontre dans la littérature générale » (Nières-Chevrel, 2009 : 86).

⁴ Outre le contenu, des éléments extérieurs aident à la catégorisation. Pour *Jeannot...*, l'illustration de la couverture – un bambin au casque colonial observé par des Noirs aux attributs passablement exotiques – ne laisse pas planer le doute. Quant à *Tante Julia...*, l'indication de l'éditeur (Les Éditions de l'Expansion belge) inscrit d'emblée l'ouvrage dans la mouvance coloniale.

Un pays de *popophages*⁵

Publié en 1932 par les Éditions de l'Expansion belge, le livre signé Roger Ransy est en réalité l'œuvre d'une femme, Fernande Ransy (1894-1986). Originnaire de la bourgeoisie industrielle catholique, elle incarne le type même de l'épouse coloniale qui suit son mari⁶, un ingénieur de l'Union minière, au Katanga, où le couple vivra de 1919 à 1929. C'est à cette époque qu'elle commence à écrire, essentiellement des revues et de saynètes destinées à amuser ses compatriotes expatriés. Après son retour en Belgique, elle poursuivra son travail d'écriture où l'expérience coloniale restera une source d'inspiration. Qualifiée de manière volontairement provocatrice d'« écrivain réactionnaire » par Annick Vilain, (Fernande) Roger Ransy est l'auteure d'une « production européenne à inspiration historique » (Vilain, 1999 : 145) qui lui aurait permis de mettre à jour, par le truchement de la littérature, ses positions sociales et ses idées politiques conservatrices. La plupart de ses textes – romans, théâtre, pièces radiophoniques – restés inédits⁷ mettent en scène des figures historiques, réelles ou fictionnelles⁸, aux prises avec la constitution des États européens modernes, que Roger Ransy présentent uniquement comme étant le résultat « des politiques dynastiques de mariage et des guerres qu'elles ont engendrées. » (Vilain, 1999 : 146). Elle s'est aussi attachée à faire part de son point de vue dans des saynètes inspirées par la vie politique contemporaine, comme celle tournant en ridicule Émile Vandervelde (1866-1938), figure marquante du Parti ouvrier belge, ou encore une courte pièce, tout aussi inédite, où elle attaque vertement les deux premières élues socialistes au Sénat et à la Chambre.

Dedicacé à ses « enfants, Denise et Auguste, afin qu'ils n'oublient pas l'Afrique où ils sont nés et ont vécu plusieurs belles années », *Tante Julia...*⁹ relève de la

⁵ Ainsi s'exprime Jean-Pierre, le fils Bernier, âgé de sept ans, dès la première page du livre (p. 9).

⁶ Bien que le Congo soit officiellement passé sous le contrôle de l'État belge en 1908, il faut attendre les années du premier après-guerre pour que les entreprises nationales et l'État stimulent activement l'installation de colons, notamment dans les bassins miniers. Contrairement à ce qui se pratiquait dans la première phase de colonisation, les missions professionnelles s'allongent dans les années 1920 et 1930, et l'on encourage alors les expatriés à emmener leur famille avec eux. Ce dernier aspect est particulièrement saillant dans les ouvrages dont nous allons traiter.

⁷ Ils peuvent être consultés aux Archives & Musée de la Littérature (AML) de Bruxelles, qui conservent le Fonds Roger Ransy, légué par sa fille Françoise Roger en 1991.

⁸ Citons, sur Charles de Bourbon, *Le Connétable de Bourbon* (pièce radiophonique, dont le manuscrit est conservé aux AML, cote MLT 00797) ; *Le Destin tragique du Connétable de Bourbon* (manuscrit daté de 1962, aux AML) ; *Les Trois Parques. Anne de Beaujeu, Louise de Savoie, Marguerite d'Autriche* (manuscrit daté de 1968, AML).

⁹ L'ouvrage est richement illustré par Fernand Allard l'Olivier (1883-1933), peintre et illustrateur belge, connu pour ses motifs africanistes mais aussi pour ses tableaux d'inspiration ouvrière, comme ceux conservés dans la ville hennuyère de Quaregnon. Il a aussi illustré de nombreux livres et articles de journaux. Les dessins originaux qui ont servi pour *Tante Julia...* sont conservés aux AML sous les cotes

production dite africaine¹⁰ de Roger Ransy. L'ouvrage se démarque dès la préface des écrits des pionniers ou des commentateurs de l'avant-guerre¹¹ et inscrit de ce fait l'ouvrage dans la littérature dite coloniale¹². L'auteure exprime son intention d'offrir une vision endogène de la colonie tout en faisant œuvre utile, en montrant à ses jeunes lecteurs « le Congo tel qu'il est, tel qu'il est devenu grâce aux efforts persévérants des Belges, un pays où l'on peut mener une vie facile, voire agréable. » (p. 8) Son encouragement à l'expatriation se complète d'une intention nostalgique, avec un souhait « de raviver dans [les] mémoires [des enfants coloniaux] les visions ensoleillées de leurs années africaines » (p. 8).

L'histoire raconte les aventures d'une famille belge, les Bernier, dont le père est envoyé pour une seconde mission médicale au Congo et qui, afin de ne pas être séparé des siens, souhaite que tous soient du voyage. L'héroïne principale, Julia, belle-sœur du père de famille et célibataire acariâtre, incarne pendant la plus grande partie de la narration, l'image de la blanche nourrie de préjugés eurocentristes, voire racistes. Dès avant le départ, Julia s'oppose à une aventure qui la rebute et l'effraie : « ce n'est pas à quarante-deux ans qu'on commence à courir le monde, pour risquer d'être dévorée par des nègres ou des lions » (p. 11). Son enveloppe de vieille fille revêche ne l'abandonnera

MLCO 00176 à 00198 et sont visibles en format numérique sur le site à partir d'une recherche sur la base de données en ligne (<http://www.aml-cfwb.be/catalogues/general>).

¹⁰ On retiendra également ses romans qui relatent l'aventure des ingénieurs belges au Katanga - *La Route d'acier* (Bruxelles, Éditions de Belgique, 1934), *La Flamme verte* (Bruxelles, Éd. Goemaere, 1960) -, ainsi que l'autre volet des intrigues de Tante Julia sous le titre *Les Métamorphoses de Tante Julia* (Éditions universelles, 1932).

¹¹ Voir par exemple l'ouvrage *En Congolie* (1896) et *Notre Congo* (1909), d'Edmond Picard (1836-1924), dont le « récit de voyage est marqué par des interprétations traditionnelles, quasi-sclérosées du darwinisme, de l'exotisme et du socialisme. [...] La hiérarchie stricte entre les représentations – la darwinisme prime sur le socialisme – rend le système d'autant plus fermé. » (Demeulenaere, 2005 : 482).

Max Waller, pseudonyme littéraire de Maurice Warlomont, publie quelque temps après la mort en 1888 de son frère Charles, jeune officier colonial, au Congo, leur *Correspondance d'Afrique*. Max ne se privera pas de modifier les mots de son frère, de sorte à la universaliser ou à en biffer les parties trop polémiques. Il assortira son édition d'une virulente préface veillant à mettre en garde les Belges contre les attraits de l'aventure coloniale qu'il qualifie de bien trop risquée. (Voir Quaghebeur, 1996 : 255-256). Ces textes ont été réédités par les Archives & Musée de la Littérature en 1997, sous la référence Émile Van BALBERGHE & Nadine FETTWEIS (1997) *"N'allez pas là-bas !" Le séjour de Charles Warlomont au Congo (1887-1888), ses écrits et leur réception par son frère Max Waller*. Préface de Jean Stengers. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature. Coll. Documents pour l'histoire des Francophonies n°1. 2 vol.

Signalons également que l'un des premiers textes produits en Belgique sur le Congo, *Les mystères du Congo*, a été publié en trois livraisons entre 1885 et 1886, par Nirep et De Graeve. Premier récit colonial d'aventure, situé en dehors de la *grande littérature*, il possède une double trame : vulgarisation scientifique et burlesque, comique, voire épique (Voir Quaghebeur, 1993).

¹² Nombreux sont les spécialistes de la question qui ont établi et débattu des critères définitionnels. Nous citerons Bernard Mouralis : « la littérature coloniale entend s'opposer à la littérature exotique, représentée notamment par le cas de Loti, et tient à affirmer que seul l'auteur qui participe au groupe social des colonisateurs peut produire un discours « vrai » sur les « réalités » de l'Afrique, à la différence des simples « voyageurs », d'où la disqualification de Gide (*Voyage au Congo et Retour du Tchad*). On notera à cet égard le rôle joué par les travaux de Roland Lebel, dès 1930, dans la définition de la littérature coloniale comme genre spécifique. »

qu'à la fin du roman, lorsqu'une rencontre amoureuse la rendra fidèle à l'étymologie de son prénom¹³ et la métamorphosera en véritable coloniale.

Le changement opéré par l'héroïne, que l'on peut mettre en parallèle avec l'évolution de l'esprit colonial belge vécue au cours des années de l'entre-deux-guerres, ne devrait néanmoins pas masquer la pléthore d'éléments ethnocentristes qui parcourent la narration. Les enfants du couple Bernier, Jotte et Jean-Pierre participent activement de la perpétuation de certains clichés. Or, si certaines réflexions peuvent être imputées à leur naïveté, comme celle de la fillette s'engageant à offrir à ses poupées « une tête de lion ou bien d'éléphant » ou celle de son cadet, « se demand[ant] comment on le reconnaîtra comme un explorateur s'il n'a pas sur la tête son beau casque blanc tout neuf » (p. 26), leurs interventions dans le fil de l'histoire renforcent le point de vue défendu par l'auteure. Suprématie de l'homme blanc et déterminisme apparaissent en effet comme les dogmes qui marquent la narration des aventures de ces Belges au Congo.

Parmi les leitmotifs chargés d'illustrer ces principes, l'idée de progrès technique et intellectuel importé par les Européens pour le plus grand bien des Africains fait effet de fer de lance. Avant le départ, le père explique aux enfants qu'« on a appris à ces pauvres sauvages ignorants une religion d'amour et de paix, le goût du travail, de l'entente » et qu'il convient d'être fier « d'appartenir à ce pays qui a fait de la contrée du monde la plus arriérée, une des plus belles colonies. » (p. 21) Une fois sur place, la soif d'aventure des enfants cède rapidement la place à une sorte de déception face aux commodités européennes importées :

- Je croyais qu'on allait dormir sous une tente, dans un lit de camp, comme les explorateurs... C'est comme à la maison, une chambre comme ça !...
- Plains-toi mon garçon, riposte le père. Que de changement en effet depuis mon passage ici il y a vingt ans... Elisabethville n'existait pas encore. [...] Nous sommes maintenant dans la ville la plus moderne de la colonie et non plus en brousse. (p. 67)

Des excursions sont le prétexte à des digressions tantôt botaniques, tantôt zoologiques, tantôt aussi anthropologiques et, quel que soit l'enchantement des lieux fraîchement découverts, le progrès de la civilisation occidentale finit toujours par s'imposer et triompher du retard atavique des Congolais. À l'occasion, les avancées

¹³ Dans la mythologie grecque et romaine, Iule ou Ascanie serait le fils d'Énée qu'il aurait accompagné dans ses premières aventures, avant de fonder Albe-Latone.

techniques, rehaussées dans le texte avec force épithètes, ne gâchent en rien les charmes naturels de la colonie et permettent même de joindre l'utile à l'agréable :

[Ici] se construit le formidable barrage qui captera les eaux alimentant une centrale électrique dont l'énergie sera distribuée aux installations industrielles de la région. Au nom de la beauté naturelle menacée, d'aucuns se sont émus et ont protesté afin que l'on empêchât ces grands travaux qui détruisaient, disaient-ils, ce site admirable. Le débit des chutes, amoindri, n'enlève cependant pas toute beauté à l'endroit ; le cadre incomparable [...] reste intact et grandiose. Et puis, il ne faut pas oublier que sans l'utilisation industrielle de ces chutes, jamais une route n'aurait été établie, et le site que l'on veut protéger resterait, comme tant d'autres, dans notre belle colonie, ignoré de la grande majorité des coloniaux... tandis qu'il est devenu un but classique d'excursion au Katanga. (p. 93-94)

Que ce soit pour ses ressources naturelles ou, comme ici, pour les loisirs, l'exploitation de « notre belle colonie » s'exécute à sens unique car seuls les colons et, par extension, la métropole, en sont bénéficiaires. Lorsqu'il est question des bienfaits que reçoivent les autochtones, c'est à nouveau le mérite des Belges qui se retrouve mis en avant :

La famille Bernier a visité l'école indigène, tenue par les vaillantes Sœurs de la Charité : de grandes salles claires, des pupitres vernis, derrière lesquels des rangées de frimousses noires éveillées et attentives aux paroles de la bonne sœur. On les a entendus chanter avec ensemble et justesse... Dans d'autres salles, les plus grands apprennent les soins du ménage et la couture... des monitrices indigènes assistent les religieuses. (pp. 105-106)

À aucun moment, le Noir n'endosse le rôle de protagoniste, sauf s'il s'agit de cruels épisodes passés¹⁴. La plupart des rares contacts entre Blancs et Noirs se limitent à des relations de subordination et l'auteure mentionne même les habitudes de ségrégation, comme un élément anodin du quotidien colonial : « les domestiques noirs, en file, attendent d'un policier le signal qui leur permettra, quand les blancs auront fait leur choix, de prendre d'assaut les monceaux de poireaux, salades, choux et navets... » (p. 153). Tant pour les adultes que pour les enfants, l'existence se déroule entre coloniaux évoluant en cercle fermé, ce qui est d'autant plus vrai pour la femme. Malgré une apparente émancipation par les lettres, Roger Ransy ne porte en effet aucun message féministe (Halen, 1993 : 344-345) et perpétue l'idée du cantonnement au rôle de mère et d'épouse. À la colonie, tout ou presque est à l'image de la vie bourgeoise

¹⁴ Comme dans le chapitre « Msiri le tyran et Bodson le héros », pp. 161-167.

dans la métropole, voire mieux puisque même la récalcitrante Julia s'émerveille de l'efficacité des boys (p. 68).

Parmi les symboles matériels de cette existence aisée « comme en Belgique », la maison occupe une place centrale. Comme l'indique Eric Hobsbawm, à l'époque de la bourgeoisie conquérante, « les classes moyennes montantes, quoique [...] plutôt confiantes en elles et généralement à l'abri des difficultés financières, ne connurent le véritable confort matériel que fort tardivement ». Les véritables signes extérieurs de la vie bourgeoise doivent attendre les toutes dernières décennies du XIX^e siècle pour s'imposer et l'une des extériorisations du nouveau style de vie tant désiré est « le développement de la maison individuelle agrémentée d'un jardin, laquelle a d'ailleurs depuis longtemps cessé d'être un idéal bourgeois, sauf pour ceux qui y aspirent encore. » (Hobsbawm, 1989 : 217) Dans *Tante Julia*, la demeure des Bernier symbolise non seulement un havre de paix mais aussi la concrétisation tangible du sort que l'aventure coloniale réserve à tout Belge un tant soit peu dynamique. Située dans un quartier résidentiel, qui n'a rien à envier à ceux de la banlieue bruxelloise (berlinoise, londonienne ou viennoise), aux « villas [...] riantes dans les vertes avenues et au milieu des jardins fleuris [...], la maison, vaste et fraîche, [exhibe] des meubles en bois rouges du pays » (p. 66) Son intérieur est à la satisfaction des nouveaux occupants : « il y a une grande chambre pour Jotte et sa tante, une autre pour les parents, et une petite pour Jean-Pierre, avec un lit mignon et tout blanc emmaillotté dans sa moustiquaire. » (p. 67) À l'instar des idéaux européens de la classe bourgeoise du début du XX^e siècle (Hobsbawm, 1989 : 218), les aspirations domestiques des Bernier se matérialisent dans une « demeure [...] située à l'écart de la ville, au bout d'un large boulevard surplombant la vallée de Lumbumbashi. » (p. 78), entourée d'un jardin généreux et enchanteur, dont la mère « a ramené [...] une moisson fleurie : quelques branches de ces bougainvilliers qui couvrent les murs de leur manteau violet, splendidement taché d'orangé par les grappes de pluie d'or... et des roses en quantité » (p. 81).

L'attitude face aux habitudes européennes est double car il importe avant tout de se démarquer des autochtones. Ainsi, Tante Julia, qui se promène avec un parapluie pendant la saison des pluies, déclenche-t-elle l'« amusement de la population, car en colonie les blancs circulent sans cet accessoire, qui fait la fierté des négresses. » (p. 103) Chacun se doit de se maintenir dans son mode de vie et tout passage d'un groupe à un autre est interdit ; les compartiments sont parfaitement étanches. Ainsi est-ce à nouveau le ridicule qui frappe l'épouse favorite d'un chef local, lorsque cette « énorme commère » se met en tête « d'affubler ses formes abondantes et disgracieuses de robes

européennes trop courtes et trop étroites [au lieu de se draper] dans le pagne traditionnel aux plis amples et aux couleurs vives. » (p. 167) La transposition de la vie bourgeoise de la métropole dans la colonie assure la sauvegarde du mode de vie et du prestige européen ; l'homme veille d'ailleurs à maintenir son épouse dans ce rôle : « les tracas d'un gros ménage, l'entretien et l'éducation de ses enfants absorbent [Germaine]. [...] S'il lui reste des loisirs, son mari, égoïste comme tous les hommes, aime, lorsqu'il rentre le soir, trouver sa femme à la maison... » (p. 145-146). Pour qui veut bien la connaître, la colonie offrirait même des opportunités inconnues, voire hors d'atteinte en Belgique, que Jotte, âgée de 10 ans, s'empresse de remarquer : « Comme ici... mieux qu'ici puisque je ne suis jamais allée en sleeping ni en avion... », tandis que Jean-Pierre décrète que « le Congo est plus amusant que la Belgique, car on ne l'a jamais emmené voir des carrousels de cyclistes, des courses » (p. 143).

Le récit se termine sur une sorte de *happy-end* : après une mauvaise chute en brousse, Tante Julia fait la connaissance inattendue d'un Belge exploitant une ferme isolée, qui la secourt. En signe de gratitude, elle cherche à le revoir et, devant la surprise générale, elle annonce son mariage avec le dénommé Larivière. Celui qui détient la clé de la transformation radicale de la vieille fille méfiante vit en brousse dans une espèce d'autarcie. En tout cas, il aspire à ce mode d'existence et apprécie cette vie d'anachorète¹⁵ sans pour autant renoncer à l'intégration des techniques les plus modernes : dans la ferme, « un ingénieux système d'irrigation amène les eaux autour des carrés de légumes. Tous les légumes d'Europe y poussent en abondance. » (p. 193)

Nous avons vu que, dans tout le récit, la figure de Julia cristallise les craintes du Belge moyen face à l'aventure coloniale¹⁶, contrairement au couple Bernier qui s'applique à atténuer les embarras de la vie en Afrique¹⁷ et les éventuels chocs culturels¹⁸ que les enfants doivent affronter. Sa rencontre avec Larivière, aussi inattendue que providentielle, entraîne un changement radical dans l'attitude de Julia, à l'image de celui vécu par la population belge métropolitaine dans les années de l'entre-deux-guerres, qui peu à peu finit par acquérir un certain *esprit colonial*. En ce

¹⁵ Il qualifie lui-même son refuge de « Thébaïde » (p. 198.)

¹⁶ Un extrait de l'éloge funèbre en 1934 du premier ministre de Colonies, Jules Renkin, est à ce titre éloquent et condense à lui seul les dimensions (réduites) de l'esprit colonial belge, en particulier avant la Première Guerre mondiale : « La Nation n'avait repris le Congo que par devoir et à la suite d'un douloureux conflit avec le Souverain génial [...] le cœur n'y était pas. Dans sa majorité, la Nation ne croyait pas à la pérennité du Congo. Même les collègues immédiats du Ministre doutaient du succès de l'entreprise. » (L'oraison est de M.O. Louwers, cité par Vanthemsche, 2007 : 60)

¹⁷ « Si chaque pays n'avait pas ses inconvénients, [...] la terre serait un paradis. » (p. 71)

¹⁸ « Ils s'offrent fréquemment les termites comme plat de résistance. [...] les blancs ne savourent-ils pas les escargots et les cuisses de grenouille? » (p. 76)

sens, nous rejoignons Pierre Halen (1993 : 344) dont une lecture allégorique voit en Julia l'image de la métropole reconnaissant la valeur du colonial et de la colonie. Il ne faudrait pas oublier que c'est elle l'héroïne que l'auteure a voulu consacrer en la faisant figurer dans le titre, alors que son rôle dans la narration, en termes d'interventions, n'est pas supérieur à celui des autres personnages. Au contact du continent africain, Julia se transforme comme le fait la Belgique en prenant davantage connaissance des avantages apportés par le Congo et à mesure que les coloniaux, dont les séjours se prolongent notablement, font part de leurs expériences.

Le sésame permettant de révéler à Julia le potentiel de la colonie est incarné par Larivière, patronyme qui n'est pas sans rappeler le fleuve Congo par lequel les premiers explorateurs ont pénétré dans ce territoire encore inconnu et mystérieux¹⁹. L'abondance des vivres, « papaye énorme, ananas juteux, grasses bananes, oranges douces » (p. 196), « omelette aux truffes, rôti de phacochère, poulets dodus » (195) qui trônent sur la table de la ferme, symbolisent encore les ressources presque inépuisables dont regorgent le Congo et qui s'offrent à tout Belge qui veut bien les exploiter. Fort de son dynamisme et surtout de sa persévérance (« je ne me plains pas... Sans doute, j'ai passé par de mauvaises périodes. J'ai été souvent découragé, mais jamais désespéré », p. 198), Larivière récolte désormais les fruits de ses efforts, au sens propre comme au figuré. À ses succès professionnels vient s'ajouter désormais son union avec Julia, signe de parachèvement de sa réussite privée. De la même manière, après avoir entretenu avec la métropole des relations presque exclusivement matérielles, les années du premier après-guerre voient s'établir avec la colonie un nouveau type de rapport, plus nuancé, que l'on doit à l'installation de familles entières de coloniaux, encouragées dans leur projet par les autorités métropolitaines.

Mwana na Mputu ou l'enfant d'Europe

Également connue comme pastelliste, Jeanne Maquet-Tombu (1893-1978) est docteur en histoire de l'art et archéologie. Outre l'art, elle s'intéresse à l'écriture et, en 1936, son ouvrage *Le siècle marche* obtient le Prix triennal de littérature coloniale. C'est

¹⁹ Autour de 1850 persiste encore une tache blanche sur la carte de l'Afrique qui deviendra le futur empire colonial belge. Cette zone blanche, qu'irrigue le fleuve Congo, a donné lieu à une féconde mythologie. La découverte de ce nouveau territoire, intact et vierge de toute présence européenne connue, s'est réalisée par l'Est tandis que la Conquête s'opère par l'Ouest.

en 1930 qu'elle accompagne son mari au Congo, Marcel Maquet²⁰, qui sera nommé gouverneur de la province de Léopoldville en 1943. Elle est membre de l'Union des femmes coloniales et, après son retour en Belgique, elle sera un temps présidente de la section lettres du Lyceum Club de Belgique (Gemis, 2008 : 157). Son intérêt pour l'art africain l'amène à créer, en 1935 à Léopoldville, l'association des « Amis de l'art indigène », puis l'année suivante le « Musée de la vie indigène ».

La première édition par l'Office de Publicité de *Jeannot gosse d'Afrique* date de 1935. Le livre connaît une réédition en 1950²¹. Quoiqu'il n'indique pas clairement à quel public il s'adresse, on sait que le roman a été adopté par le Ministère de l'Instruction publique comme lecture scolaire (Gemis, 2008 : 158). La couverture présente un enfant dont le casque colonial trop grand cache les yeux, placé au centre des regards curieux et admiratifs de personnes noires qui l'entourent. Dans le texte, les renvois à la passion qu'éveille le garçonnet auprès des Congolais abondent. À la main gauche, il tient un ours en peluche tandis que son index droit levé vers le ciel rappelle les illustrations populaires – telles qu'on les trouvait sur les vignettes ou les chromos pour enfants – de l'épisode biblique du recouvrement de Jésus au Temple. Jeannot, enfant blanc né et élevé dans la colonie²², s'impose dès la couverture comme le personnage central de l'histoire, qui finit par « quitt[er] la terre natale pour sa mère patrie » (p. 138). Pour la narratrice²³, la naissance de son enfant en terre africaine agit d'ailleurs comme une révélation, une « conversion » : « Jamais plus je ne pourrai porter sur la vie d'Afrique un jugement impartial » (p. 14).

Préfacé par Pierre Ryckmans²⁴, l'ouvrage s'inscrit dans la tendance du *Dominer pour servir* (1931, pour la première édition) du plus idéaliste Gouverneur général du

²⁰ Licencié en sciences commerciales et consulaires de l'Université de Liège, Marcel Maquet (Huy, 1891-Eprave, 1964) fut mobilisé en 1914, participa aux combats près de Liège et fut fait prisonnier en Allemagne. Après avoir suivi des cours à l'école coloniale, il gagna Boma en 1919 en qualité d'administrateur colonial. Il y fut apprécié tant par les autorités belges pour son sens de la diplomatie et pour son sang-froid, que par les populations locales. En 1933, il fut nommé commissaire de district principal à Léopoldville puis commissaire de la province de Stanleyville en 1940, et enfin gouverneur de la province de Léopoldville en 1943. Après sa mise à la retraite, il fut nommé membre du Conseil colonial en 1946, vice-président de l'Office des cités africaines et membre permanent de la commission de l'Unesco en Belgique. Il retourna au Congo pour plusieurs missions d'expertise entre 1948 et 1958 (Source : Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer (1968) *Biographie belge d'Outre-Mer*, tome IV, col. 688-690).

²¹ Le volume dont nous indiquons les références est la deuxième édition de 1950.

²² Ce que la mère considère comme une chance inouïe : « Petit gosse d'Afrique, quelle est ta richesse, à toi, qui ne t'en doutes pas ! » (p. 55)

²³ Nombreux sont les éléments biographiques : la passion pour la peinture, le prénom du mari, Marc, à la même étymologie que Marcel (Maquet).

²⁴ Né à Anvers en 1891, Pierre Ryckmans est docteur en droit de l'Université de Louvain. Il s'engagea comme volontaire en 1914 et combattit sur le front de l'Yser. En 1915, il prit la route de l'Afrique pour renforcer les cadres de la Force Publique du Congo pour les batailles qui s'y préparaient. Il participa alors aux campagnes du Cameroun puis à celle de l'Est africain. Il fut ensuite nommé administrateur du

Congo belge. Non sans paradoxe, le projet de Ryckmans vise à amener la civilisation aux Africains mais dans le respect de ce qui, dans leur mode de vie, n'est pas contraire au côté humain qu'il prône. Avec une certaine dose de prosélytisme évangélique, il veut s'appliquer à

servir l'Afrique, c'est-à-dire la civiliser. Pas seulement faire naître des besoins nouveaux et fournir le moyen de les satisfaire ; pas seulement exploiter, pas seulement enrichir ; mais rendre les gens meilleurs, plus heureux, plus hommes. Pour pouvoir servir, il faut connaître ; pour vouloir servir, il faut aimer. Et c'est en apprenant à connaître les noirs qu'on apprend à les aimer ; car aimer, ce n'est que comprendre, comprendre jusqu'à l'héroïsme » (Do, p. 5).

Marquées par les besoins du nourrisson, les activités de la mère sont autant d'occasion pour le lecteur de découvrir le quotidien de la colonie - le travail des *boys*, les visites, les nombreuses expéditions en brousse – mais aussi, grâce à des descriptions sensorielles empreintes de poésie, les couleurs, les odeurs et les bruits de l'Afrique : « Au tournant, je m'étonne d'une palme qui ouvre et referme les doigts sans que la moindre souffle soit sensible dans l'air. Plus loin, m'arrive le parfum des étoiles blanches des caféiers. » (p. 22) Sous des apparences de coloniale typique, dévouée à son mari et à son bambin²⁵, la narratrice avoue cependant un « sentiment complexe » à l'égard de la « vie d'Europe – étonnamment raffinée, compliquée, incompréhensible parfois, vue d'Afrique » (p. 26). Aux loisirs européens trop outranciers (tennis, tir à l'arc, natation), elle préfère la découverte du pays.

Le contact constamment renouvelé ne cesse de provoquer en elle des interrogations. Ainsi cette plantation de coton, sur une terre récemment défrichée que

Rwanda-Urundi passé sous tutelle belge après le Traité de Versailles. Pour des raisons familiales, il rentra en Belgique où il exerça au barreau de Bruxelles jusqu'en 1934, sans pour autant perdre de vue l'Afrique. Il participa en effet à l'époque à de nombreux entretiens radiophoniques (qui inspirèrent son recueil de causeries *Allo, Congo* publié en 1934) et donna des conférences. C'est en 1931 qu'il publia *Dominer pour servir*, puis *La politique coloniale* en 1934. La même année, il se vit confier le gouvernement général du Congo. Il imprima sur la politique coloniale belge sa marque : pour lui, les droits et les devoirs coloniaux, dans le plus grand respect des populations indigènes, sont intimement liés au risque de transformer la colonisation en une spoliation pure et simple. Il occupa ce poste de plus haut responsable pendant douze ans, dont les années de guerre, qui lui inspirèrent le volume de témoignage *Messages de guerre* (1945). De retour en Belgique, il fut nommé représentant de la Belgique au Conseil de tutelle des Nations-Unies où il se chargea de défendre les intérêts coloniaux de son pays jusqu'en 1957. Il laisse également une œuvre strictement littéraire, *Barabara* (1947), recueil de nouvelles inspirées de son expérience africaine. Outre son rôle d'administrateur, on retiendra de Pierre Ryckmans sa volonté farouche de connaître et de servir les populations autochtones, dont il apprendra notamment la langue (Source : Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer (1973). *Biographie Belge d'Outre-Mer*, T. VII-A, col. 415-426).

²⁵ Des exemples de ces occupations parsèment le texte, comme ici : « Tandis que nos maris voyagent dans le nord du territoire, Mme Féraudy et moi sommes restées au poste, à causer, coudre, broder et, surtout, à gâter Jeannot. » (p. 44)

l'on devine fertile, « là où peu de temps auparavant une occupation par la troupe avait été jugée nécessaire et où l'on signalait encore des cas d'anthropophagie » (p. 39) était désormais peuplée d' « indigènes au travail [qui] nous faisaient des signes, tels nos paysans saluant le passage d'un train. » (p. 40) Face à l'incursion du progrès européen apparemment assimilé de manière idyllique par les Africains, le questionnement resurgit inmanquablement : « depuis mon arrivée au Congo, je n'ai pu encore discerner si la civilisation est ou non un bien ! » (p. 40). En mère soucieuse du développement de son enfant, elle s'interroge encore sur l'influence pour un jeune Blanc d'une enfance africaine et, à nouveau, doute de la supériorité du mode de vie européen : « Tout est-il si parfaitement édifiant dans nos pays civilisés ? Faut-il faire à ceux des Noirs restés primitifs un grief de leur nudité ? »

Face au discours de *Tante Julia*, celui de *Jeannot* se rapproche des thèses contemporaines de l'école américaine d'anthropologie. En 1934, Ruth Benedict publie son célèbre *Patterns of Culture* (1934 ; *Échantillons de culture*, 1950), posant les bases du relativisme culturel, face à l'ethnocentrisme dominant. Dès les premières pages de son ouvrage, Benedict déplore que la diffusion de la civilisation blanche à travers le monde nous empêche de « prendre au sérieux les cultures des autres peuples », en lui octroyant une « universalité massive », perçue comme une « conséquence nécessaire et inéluctable » (Benedict, 1950 : 7). Relativement neuves, ces thèses introduisent la notion d'interculturel et de prise de conscience de la culture d'autrui comme possédant une valeur intrinsèque digne d'être, si non ardemment défendue, du moins étudiée avec attention.

Telle semble être à bien des égards l'attitude adoptée par la narratrice de *Jeannot* chez qui les méthodes de l'administration belge éveillent le doute. Exposant ce qu'elle considère comme les enjeux majeurs de la colonisation, elle défend l'idée d'une présence européenne au bénéfice des Congolais, dans le respect de leur patrimoine identitaire : « Quant aux Togbo, il [le mari] en est positivement emballé. Un peuple d'agriculteurs ! L'avenir du territoire ! Des traditions restées intactes ! » (p. 45) Elle prophétise un enseignement « tôt ou tard s'adressant aux Noirs [qui] se différenciera profondément de ce qu'il est chez nous, pour mieux s'adapter au milieu. » (p. 101)

Mieux connaître pour mieux respecter les traits collectifs de chaque communauté humaine et permettre la différenciation des approches : tel est le crédo de l'auteure. Les occasions ne lui manquent d'ailleurs pas de regretter l'assimilation aux coutumes européennes : « Beaucoup d'entre eux sont malheureusement habillés à l'europpéenne, mais, presque toujours, un détail dénote le primitif » (p. 46). Ses griefs

portent également sur le manque d'esthétique des importations européennes face au charme des objets locaux : « Plus pratiques, certes, et plus confortables que les minuscules sièges indigènes ; mais quelle plate laideur, quelle pauvreté d'invention dans ces meubles standardisés ! » (p. 100). Elle évoque aussi, non sans ironie, l'intégration des coutumes commerciales par les Congolais : « Que les Noirs de Lisala sont donc « évolués » ! Toute occasion révèle leur à-propos commercial » (p. 85).

Son intérêt pour la culture indigène se perçoit dans l'emploi de mots en langue vernaculaire, qu'une note de bas de page explique, ou dans les références à l'artisanat²⁶, au folklore et aux coutumes²⁷. La curiosité de l'écrivaine pour l'ailleurs colonial dépasse le cadre matériel pour atteindre les habitants. Outre des commentaires de type ethnographique, sur le folklore et les coutumes, la cohabitation avec les boys l'amène à leur consacrer un chapitre, « Coin des boys » (pp. 78-83), où elle s'applique à dresser le portrait moral du personnel indigène, puis un autre « In memoriam » à Ignace, un domestique décédé prématurément (pp. 125-131).

Motif colonial par excellence, la route monopolise un chapitre, « Le film de la route », dont le style approche la poésie. Selon Halen, « la route va constituer le principal vecteur d'acculturation : les voies automobiles, ferroviaires ou aériennes permettent la *mise en Œuvre*, c'est-à-dire, entre autres, la « mise en exploitation ». » (Halen, 1993a : 249-250) Pour Maquet-Tombu, plus que l'expression du progrès, la route permet de découvrir l'étranger, l'autre ; elle est aussi vecteur de la communication. Mais à nouveau, un doute l'envahit sur les avantages de la *civilisation* : « Eux tous – les sages – qui cheminent leur vie au lieu de la courir – nous les surprenons dans les mille détails de leurs occupations simples et naturelles. [...] Jamais de hâte, tout se fait cependant... » (p. 93-94) Le monde moderne, toujours plus rapide, ne pervertirait-il pas l'essence profonde de l'humanité ? Telle est la question que semble se poser inlassablement l'auteure, qui rhétoriquement questionne : « Est-ce donc vraiment qu'en civilisant les Noirs, nous leur donnerions plus qu'ils ne perdent ? » (p. 94)

L'habillement accapare momentanément ses réflexions : la nudité implique-t-elle l'indécence, le manque d'hygiène, des risques pour la santé ? L'auteure se défend de trancher. En matière d'esthétique, elle « se prononce pour le pagne, infiniment plus beau dans les attitudes de la chasse, de la pêche, du pagayage » (p. 97), avec toujours

²⁶ « Notre admiration vaut à l'artiste [...] la commande de deux objets du même goût. Il ne nous en coûtera que quelques francs, et nous aurons protégé les Arts ! » (p. 75)

²⁷ Les références abondent - par exemple, le chapitre « un dimanche parmi d'autres » (p. 116).

l'expression marquée de ce souci pour intégrer, au sein du monde colonial, les prérogatives des populations locales à continuer à faire usage de leurs coutumes. Comme chez Roger Ransy, la narration s'attarde aussi sur l'importance du jardin (p. 66 et ss.) et du potager (p. 54) dans la vie des femmes coloniales. Symbole de leur inactivité professionnelle contrainte, ses limites, clairement définies, représentent aussi l'espace identitaire inviolable du colonial, celui où il se sent « comme chez lui » et où il peut sans difficulté reproduire un mode de vie à l'europpéenne. L'habitation fait également office de refuge, là où tout est contrôlable, prévu calculé : « Avec soin, on rabat derrière nous les moustiquaires. Virtuellement, la journée est terminée : la maison est fermée à l'imprévu. » Mais c'est précisément cet imprévu qui semble plaire davantage à la narratrice et servir de moteur à son existence coloniale. Sans cesse, au contact des populations locales qu'elle observe avec attention, elle se pose la question du bénéfice de la *civilisation*, ce qui, en soi, témoigne bien d'une grande prise de conscience de l'autre, de l'étranger et d'une mise en doute du rôle joué par l'homme européen.

Conclusions

Depuis Bernays et son ouvrage *Propaganda* (1930), on sait que la propagande n'est pas née dans les régimes totalitaires mais bien au cœur de la démocratie américaine libérale et, que dans sa forme moderne, elle « désigne un effort cohérent et de longue haleine pour susciter ou infléchir des événements dans l'objectif d'influencer les rapports du grand public avec une entreprise, une idée ou un groupe. » (Bernays, 2007 : 15) Sans doute abuserait-on si l'on faisait de *Tante Julia découvre le Congo* et de *Jeannot gosse d'Afrique* des ouvrages d'endoctrinement destinés à innover la jeunesse belge des années trente d'un idéal colonial que d'aucuns se lamenteraient de la voir dépourvue. Ceci dit, il n'en demeure pas moins que l'un et l'autre possèdent les traits intrinsèques de ce genre que l'on a défini comme littérature coloniale et dont on ne peut nier qu'il déploie une force dialectique dont les enjeux n'échappent à personne.

S'il n'est plus permis aujourd'hui de lire cette production sans tenir compte du phénomène de décolonisation postérieur et, d'un point de vue strictement littéraire, des théories postcoloniales, la démarche que j'ai prétendu suivre ici est autre. En effet, j'ai voulu montrer comment, dans les deux fictions (ou pseudo-fictions), le rapport à l'étranger passe inévitablement par le prisme de la culture originaire, c'est-à-dire européenne, que les coloniaux emmènent avec eux et imposent aux populations

autochtones. Les deux textes abordés offrent une vision contrastée des tendances en présence dans les années 1930 quant aux enjeux et aux perspectives de la présence belge en Afrique.

En une vingtaine de chapitres, la narration de *Tante Julia* alterne digressions didactiques et épisodes d'aventures dont la littérature pour la jeunesse est friande. Enfants et adultes y affrontent des dangers, directement imputables à leur présence en Afrique, mais sans préjudice majeur, notamment grâce aux engins modernes que l'Europe a exportés en Afrique et qui aident l'homme blanc à vaincre les forces de la nature. Cette suprématie de la race blanche et l'apport de la civilisation qu'elle suppose pour les autochtones sert de fil conducteur à toute la narration, à tel point que le quotidien des coloniaux qui y est dépeint témoigne d'une reproduction de l'existence belge, et bourgeoise, au Congo, sans relation d'échange ni d'enrichissement personnel avec les populations locales. Le discours de Roger Ransy indique un état d'installation européen bien plus stable qu'avant la guerre et s'inscrit dans la tendance qui s'efforce de consolider la présence et le prestige de Belges. En corollaire, c'est le jeune lecteur belge que l'on souhaite convaincre des avantages à tirer, pour son pays voire pour lui-même, de l'aventure coloniale. Mais bien qu'offrant un point de vue endogène, le narrateur reste à distance, ce qui se traduit par un discours omniscient.

En revanche, chez Maquet-Tombu, la narratrice est un personnage, et pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de la mère de Jeannot, le véritable héros (bien que fictionnellement discret). La naissance en terre africaine du garçonnet sert d'amorce, d'élément révélateur pour la mère qui avoue dès les premières lignes que les représentations qu'elle pourra désormais avoir de l'Afrique seront biaisées. Telle est sans doute l'une des raisons qui pousse la narratrice – et donc l'auteure – à se focaliser sur le quotidien, à la fois des coloniaux et des Africains. Une telle posture témoigne d'une prise en compte de l'*autre*, avec une forte part d'interrogation sur les risques de l'acculturation. Dans *Jeannot*, la narratrice est partagée entre son ascendance européenne qu'elle ne peut nier et le magnétisme envoûtant exercé par le Congo et ses habitants. Il en résulte une sorte de négociation continue entre ces deux pôles, qui ne peut se résoudre que par la déchirure du retour vers la métropole.

L'image du colonial que renvoient l'un et l'autre ouvrage est contrastée et correspond, à gros traits, aux tendances promues par les autorités en la matière. Ainsi, le personnage de Julia se découvre-t-il une passion tardive pour un continent noir qui ne l'attirait guère mais qui l'accueille généreusement. De l'autre côté, la narratrice de *Jeannot* annonce une approche plus nuancée. Sans rejeter purement et simplement la

colonisation, elle vise à la présenter comme une occasion, pour les peuples conquis, de prendre à leur compte les bienfaits de la civilisation européenne, même si cette conception ne manque de susciter maintes interrogations sur les dangers de l'acculturation.

Bibliographie

- BENEDICT, Ruth (1950). *Échantillons de civilisation*. Paris : Éditions Gallimard.
- BERNAYS, Edward L. (2007). *Propaganda, Comment manipuler l'opinion en démocratie*. Paris : Zones.
- BLANCHARD, Pascal, LEMAIRE, Sandrine (2003). *Culture coloniale (1870-1931)*. Paris : Autrement.
- DEMEULENAERE Alex (2005) « Les faces multiples de l'altérité. *En Congolie* d'Edmond Picard », *Annales Aequatoria*, n° 26.
- GEMIS, Vanessa, « Du Katanga à Boitsfort : Roger Ransy ou le double « voyage » de l'écriture », *Colonialisme*, n° spécial de *Sextant, Revue du groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes et le genre*, n° 25, pp. 157-170.
- HALEN, Pierre (2003a). «Le petit Belge avait vu grand». Une littérature coloniale. Bruxelles : Labor, coll. Archives du Futur.
- HALEN, Pierre (1993b). « La 'Petite Poche' ou quelques enjeux du récit bref dans la littérature coloniale », *Francofonía*, n° 2, pp. 145-160.
- HOBBSAWM, Benedict (1997). *L'Ère des empires : 1875-1914*. Paris : Hachette.
- MAQUET-TOMBU, Jeanne (1950). *Jeannot gosse d'Afrique*, 2^e édition. Bruxelles : Office de Publicité.
- MOURALIS, Bernard (2012). « Pourquoi étudier les littératures coloniales » [on-line], Société internationale d'études des littératures de l'ère colonial [disponible le 04/02/2012]
<http://www.sielec.net/pages_site/ANALYSES/Mouralis_pourquoi_litt/Mouralis_Pourquoi_litt_2.htm>
- NIERES-CHEVREL, Isabelle (2009). *Introduction à la littérature de jeunesse*. Paris : Didier Jeunesse.
- QUAGHEBEUR, Marc (1993). « [Zwanze et Science à la conquête de l'Empire : Nirep et Les Mystères du Congo](#) », *Textyles*, Images de l'Afrique et du Congo / Zaïre dans

les lettres belges de langue française et alentour. Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve (4-6 février 1993) [édités par Pierre Halen et János Riesz].

QUAGHEBEUR, Marc (1996). « Développement comparé des lettres belges de langue française issues du Congo/Zaire et de la littérature zairoise de langue française (1e partie : 1880-1910) ». *Papier blanc, encre noire. Cent ans de littérature qu Zaire. Regards croisés. Actes du colloque de Kinshasa (1er et 2 décembre 1995)*. Établis sous la direction de Marc Quaghebeur et Philippe Nayer par Annick Vilain et Jean-Pierre Manuana Nseka. Kinshasa, Centre Wallonie-Bruxelles, pp. 249-291.

RANSY, Roger (1932). *Tante Julia découvre le Congo*. Bruxelles : Les éditions de l'expansion belge.

SORIANO, Marc (1975). *Guide de littérature pour la jeunesse*. Paris : Flammarion.

VILAIN, Annick (1998-1999). « Roger Ransy : écrivain réactionnaire », *Congo-Meuse. L'œil de l'autre. Actes des colloques de Kinshasa et de Bruxelles (1996)*, n°2 et 3. Bruxelles.